

COMME DES BÊTES

VIOLAINE BÉROT

COMME DES BÊTES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03487-3

Ce court roman est le premier fragment d'un projet d'écriture mené depuis trois ans en divers lieux.

Je remercie tous ceux qui m'ont chaleureusement soutenue dans ce travail au long cours :

la région Bourgogne - Franche-Comté et
l'alpage du Sapeau-Léger,
la fondation Jan-Michalski,
la fondation des Treilles,
la Villa La Brugère,
le Centre national du livre.

*Depuis toujours
nous
les fées.*

*Depuis toujours
au-dessus du monde d'en bas
à observer ce qui s'y trame.*

*Nous
les fées
cachées dedans la grotte
à l'aplomb de la paroi
discrètes
curieuses.*

*Nous
les fées
qui du monde d'en bas
aurions tant à raconter.*

1.

Je l'ai eu comme élève. Il doit y avoir vingt ans de cela. Dans une classe avec plusieurs niveaux. En primaire.

Il était vraiment grand de taille. Bien plus grand que ceux de son âge. Et même – il me semble – plus grand que sa mère. Mais je peux me tromper. C'était l'impression que ça donnait. Il était trapu pour un enfant de cet âge. Carré d'épaules. Large, vraiment. Mais surtout – oui, je le répète – vraiment grand.

Non, il n'a pas fini son primaire. Ça s'est – comment dire –, ça s'est mal passé. Pas avec lui, non, avec lui c'était finalement assez simple. Mais avec sa mère. Elle n'a pas voulu accepter. Ce que nous préconisons, elle n'a pas voulu. Le parcours proposé, ce que l'on fait dans ces cas-là, elle a refusé. Elle s'est bloquée, totalement

butée. À partir de ce moment-là, il n'est plus revenu. Il n'est plus retourné en classe.

Non, il n'aimait pas l'école – enfin, je ne sais pas si je dois le dire de cette façon. Disons plutôt qu'il avait peur des autres enfants. De moi aussi, je crois. Il avait vraiment peur – du moins c'est mon point de vue, à cause des réactions qu'il pouvait avoir. Je l'avais installé au fond, tout seul. C'était important pour lui, de rester seul. C'était convenu avec les autres élèves. On ne l'approchait pas, on respectait sa solitude. Même moi, j'allais le moins possible vers lui. Si on le laissait au fond, seul, si on l'oubliait – enfin je veux dire si on faisait comme si on l'oubliait – c'était plus facile. Vraiment on aurait pu l'oublier. Il ne faisait pas de bruit, il ne parlait pas. Il n'a jamais parlé. Je pense que c'était de naissance. Mais ça a toujours été compliqué d'avoir des informations à son sujet. Ce qui était très particulier, c'était que si l'on s'approchait de lui, il se mettait à grogner. Il grognait comme un chien – pardon, c'est terrible de le dire comme cela, mais c'était la sensation que l'on avait, un chien. On s'approchait, il grognait. Alors on reculait. Pour qu'il se calme. Par réflexe aussi, pour se protéger. On reculait comme devant un

chien – je suis désolée de le raconter de façon aussi crue mais c'est vraiment l'impression que ça m'a laissé. Dès qu'on s'éloignait, il se calmait. Il avait besoin d'un périmètre de sécurité. Il y avait une limite à ne pas franchir. Si on l'approchait trop, il semblait vivre notre présence comme une intrusion. Comme une provocation.

Je ne sais pas ce qu'il comprenait. Je ne sais pas. Je n'ai jamais réussi à le savoir. Je pense que ça ne servait pas à grand-chose qu'il reste assis, seul, au fond de la classe. Ça me donnait l'impression de l'abandonner. En établissement spécialisé on aurait pu l'aider. Lui apporter davantage. Enfin je pense. En classe, au milieu des autres, avec le programme à respecter, je ne pouvais pas faire grand-chose – c'est l'impression que j'avais, je peux me tromper, je ne sais pas.

Oui, j'ai cherché à recontacter sa mère. À reprendre la discussion. Je voulais qu'il retourne à l'école. J'ai essayé. Mais ils habitaient hors du village. Plus loin. À plusieurs kilomètres d'Ourdouch. Si je me souviens bien, ils n'avaient pas le téléphone. Et la mère ne répondait pas aux courriers. Ma hiérarchie aussi a essayé. Ça n'a rien donné. Ils étaient injoignables.

Que lui ait eu un enfant ? Ah non, ça je ne peux pas l'imaginer. Non, ce n'est pas concevable – enfin, moi je ne peux pas l'imaginer. Et avec qui aurait-il pu faire un enfant ? Et même, supposons. Supposons que, je ne sais comment, une femme soit tombée enceinte de lui. Où serait-elle passée ensuite, cette femme, tout le temps de sa grossesse ? Et où serait-elle maintenant ? Non, lui père, je ne peux pas l'imaginer.

Qu'il ait recueilli, trouvé, récupéré – enfin je ne sais comment dire –, qu'il se soit retrouvé avec un jeune enfant et qu'il en ait pris soin, ça me paraît tout aussi improbable. Il ne s'intéressait à rien. Je n'ai jamais réussi à capter son attention. Jamais. Je ne crois pas à cette rumeur qui dit que c'est lui qui élevait cette enfant. Non. Ce genre d'histoire n'existe que dans les contes. Et encore, même dans les contes, quand l'ogre s'intéresse à un enfant c'est mauvais signe.

Il fallait intervenir. C'était la plus sage des solutions. D'où vient cette fillette, qui elle est, ce qu'elle faisait là-haut, on le saura bientôt. Leur vie a toujours été un mystère. On n'y a jamais rien compris. Depuis l'interruption de sa

scolarité – et je vous parle d'événements qui ont eu lieu il y a plus de vingt ans –, depuis cette époque, plus personne ne l'a revu.

Oui, j'ai entendu ce monsieur qui raconte avoir établi des liens avec eux depuis des années. Qui dit que l'Ours – parce que tout le monde l'appelle ainsi –, que l'Ours l'aidait à guérir ses bêtes. Je n'y crois pas. Je pense plutôt que voir débarquer la télé donne des idées à certains. On invente des scoops pour se mettre en avant. Pour parler devant un micro. Pour se retrouver au journal télévisé. Non, croyez-moi, tout cela est totalement incohérent. Ce garçon – celui qu'ils appellent donc l'Ours – a toujours eu un très gros handicap mental. Ce handicap l'a rendu totalement asocial. Sa mère a eu le tort de ne pas le confier à des thérapeutes compétents quand il le fallait, comme je le lui avais conseillé. Il ne faut pas chercher plus loin. En ce qui concerne la question de la fillette, on verra. Faisons confiance à la justice.

À mon avis, ce ne peut être que par la mère – cette Mariette –, ce ne peut être que par elle que l'on connaîtra le fin mot de l'histoire. Elle, je suis quasi certaine qu'elle détient l'explication.

Il suffit d'arriver à la faire parler. C'est une forte tête – je suis bien placée pour le savoir. C'est elle, à mon avis, la clé du mystère. Pas lui. Lui, il est incapable de cacher ou d'inventer quoi que ce soit. Et d'ailleurs, cette fillette, pourquoi ne serait-elle pas la sienne, à elle ? Quel âge a-t-elle cette femme, maintenant ? On en a vu d'autres avoir des enfants jusqu'à des âges avancés, non ? Ce que je peux dire – ce que je peux même affirmer – c'est que cette mère a déjà failli avec son premier fils. Que donc la laisser élever un deuxième enfant – qui plus est dans la compagnie de cet aîné qui peut s'avérer violent, vous en avez eu la preuve –, lui laisser cet enfant, le laisser grandir dans pareil contexte familial, me semble plus criminel que de le lui enlever. Voilà ce que j'en pense. Avec cette petite fille, elle se comportait à nouveau de façon irréfléchie, elle ne l'a même pas déclarée – ce n'est pas concevable à notre époque dans notre pays, de ne pas déclarer un enfant. Je pense que cette Mariette, tout comme son grand fils, présente de graves troubles psychologiques. Qu'elle a vraiment besoin d'aide. Je ne la crois pas en capacité d'élever convenablement un jeune enfant – je précise que ce que j'avance là n'engage que moi, mais c'est ce que je pense.

Non, franchement je ne m'attendais pas à pareille histoire – même si j'ai toujours pensé qu'il aurait fallu le faire suivre. Quand il s'affolait, il devenait réellement terrifiant. Je m'en veux de n'avoir pas insisté davantage. De n'avoir pas ramené la mère à la raison. De ne pas être montée jusque chez eux pour lui parler plus longuement. De n'avoir pas réussi à la convaincre. Il fallait qu'il soit suivi. Il le fallait. Ne pas l'avoir fait, on voit à quoi ça a conduit – je ne me pardonne pas de n'avoir pas réussi.

Et donc vous envisagez qu'il l'ait réellement élevée, soignée, protégée ? Lui ? Sincèrement je ne peux pas adhérer, je trouve une telle hypothèse absolument irréaliste. Je n'ai jamais donné cher de lui, lâché en dehors d'un cadre.

Oui, d'accord, cette petite fille est en parfaite santé. Mais mentalement comment va-t-elle se remettre ? Au bout de six ans de cette vie, avec pour seuls contacts l'Ours et cette Mariette, comment a-t-elle pu évoluer ? Comment, sinon par mimétisme, en devenant pareille à ce pauvre gars, à cette femme déboussolée. Tout aussi sauvage et associable. Tout autant qu'eux dans

le refus de se mêler aux autres humains. Je l'imagine apeurée, affolée, pressée comme eux de retourner là-haut. Si cette Mariette avait pu m'écouter, on n'en serait sans doute pas là. Mais elle n'a jamais rien voulu entendre de personne. Comment va-t-elle se reconstruire, maintenant, cette enfant ? Comment le pourrait-elle, après avoir vécu un pareil début de vie – alors qu'il aurait suffi de le faire suivre, lui, comme je le proposais.

*Nous
les fées
le savons.*

*Le monde d'en bas
certains
le monde d'en bas
les rend malheureux.*

*Malheureux
les géants.*

*À mi-chemin
entre le monde d'en bas
et nous*

*à mi-chemin
les géants.*

*Mi-hommes
mi-fées
dans le monde d'en bas
égarés
les géants.*

2.

On a le même âge, lui et moi, ou à peu près.
Et on était en classe ensemble à Ourdouch, oui.

L'Ours, on l'appelait comme ça à l'école. Je pense qu'au départ c'est venu du fait qu'il n'avait pas de père. Vous n'êtes pas d'ici, alors peut-être vous ne le savez pas, mais c'est une tradition dans nos vallées. Les enfants sans père sont des fils de l'ours, c'est comme ça. Et pour nous, gamins, ça expliquait sa force, ses pattes trapues. En plus il ne savait pas parler, seulement grogner. Donc l'Ours, oui, c'était évident comme surnom.

Je me souviens qu'on avait une trouille énorme de lui. On évitait au maximum de le croiser quand on était seul. Et en même temps il nous attirait terriblement. On passait nos récréés à mettre au point des tactiques. On se mettait à

plusieurs, on se cachait, et puis on l'encerclait. De se retrouver coincé au milieu de nous, ça le terrifiait. On le regardait s'agiter. Souvent, à force de panique, il se pissait dessus, ou pire. Ça nous faisait tellement rire qu'il en profitait pour nous échapper. On jouait à le terroriser. On devait attraper l'Ours sans se faire attraper par lui. On montait de véritables battues. C'était des conneries de sales gosses. On était atroces.

D'autres souvenirs de lui, oui je dois en avoir. Par exemple la fois où Mme Lafont avait fait une leçon sur les ursidés. Je me souviens du mot parce qu'il nous avait impressionnés, « ursidé ». Elle avait expliqué le comportement, l'alimentation, pas mal de choses qu'en fait on connaissait parce que des ours, dans le coin, il y en avait eu, dans les familles on en parlait. Le nôtre, d'Ours, on était habitués à ce qu'il ne réagisse jamais en classe, mais ça avait dû lui faire un déclic qu'on parle de ce sujet, parce qu'il s'est levé de sa chaise et il est venu tout seul vers le tableau. Ça n'était jamais arrivé. Il est monté sur l'estrade et il a mimé les gestes de l'animal. Ceux des croquis que montrait l'institutrice. Nous, sur le coup, ça nous a pétrifiés. Même Mme Lafont a mis du temps avant de réagir,

de le renvoyer à sa place. J'y ai souvent repensé depuis. Je me demande s'il ne se moquait pas de nous. S'il ne voulait pas jouer au plus con avec ses tortionnaires. S'il ne singeait pas l'ours pour se moquer de notre stupidité à nous, qui étions capables de croire qu'il descendait véritablement d'un animal. Plus j'y pense, plus je me dis que le plus bête dans cette classe n'était peut-être pas celui qu'on croyait.

Ah oui, ça aussi je m'en souviens bien, parce qu'ensuite il n'est plus revenu à l'école. Et ça a fait un trou. Ça paraît idiot, vu ce qu'on lui faisait subir, mais il nous a manqué. Mme Lafont avait convoqué sa mère. C'était en fin de journée. Elle attendait déjà devant le portail quand on a commencé à sortir de classe. On se doutait que ça allait chauffer pour l'Ours. Nous, on était des mouflets, on était curieux, ça nous intéressait de savoir ce qui allait se passer, alors on s'est planqués en face, à un endroit d'où on pouvait voir sans trop se montrer. On n'entendait rien de ce qui se disait bien sûr, mais on s'en foutait, on ne perdait pas une miette du spectacle. Ils sont restés debout dans la cour pour parler. L'Ours était vraiment très grand, bien plus grand que sa mère. Je ne sais pas quel

âge il avait, dix, douze ans peut-être. C'était Mme Lafont qui parlait, eux ils écoutaient. Ils se tenaient par la main, mère et fils. Je m'en souviens bien parce que ça nous avait fait tordre de rire, qu'elle le tienne par la main comme un gosse de trois ans alors qu'il ressemblait à un géant. L'institutrice, en face, c'était une coriace je vous assure, mais la mère pourtant, pendant tout le discours de Mme Lafont, elle est restée imperturbable, très droite. Elle dégageait une force, cette femme, c'était impressionnant. Et pendant que l'institutrice lui parlait, elle faisait davantage que simplement tenir le choc face à ce qu'elle entendait, c'était vraiment comme si au lieu de s'affaisser elle grandissait sous les coups. Quand Mme Lafont a eu terminé son discours, la mère lui a seulement répondu « non ». On n'a pas pu entendre mais on a parfaitement compris qu'elle lui répondait exactement cela et rien d'autre, « non ». Et c'était d'une audace sidérante quand on connaissait la sévérité de notre institutrice. Tout ce long discours et, en face, juste non. Mme Lafont, ça a semblé la décontenancer. Elle a commencé à s'agiter, à s'agacer. La mère, elle, elle ne bougeait pas. Elle avait dit non, c'était non. Et ensuite il s'est passé un truc qui, moi, m'a sidéré. Devant

l'institutrice qui, je vous le répète, n'était pas une tendre, elle l'a embrassé, lui, son fils, notre idiot de l'école. Et elle ne l'a pas embrassé vite fait, sans y penser, par habitude, non, elle l'a embrassé avec une application et une lenteur incroyables. Ce baiser de mère, moi il m'a bouleversé. Vraiment. Un pareil amour entre une mère et son fils, je n'avais jamais vu ça. Je ne savais pas que c'était possible.

De lui, je garde cette double image : une puissance terrifiante, une douceur exceptionnelle. Et ça pourra vous paraître bizarre, ou contradictoire, mais je n'ai aucun mal à l'imaginer s'occupant d'un enfant. Par contre, jamais je ne m'amuserais à approcher cet enfant. Vous avez bien vu ce qui est arrivé à ce randonneur. C'était de l'inconscience. L'Ours l'aurait tué que ça ne m'aurait pas surpris. Nous qui avons été en classe avec lui, on sait tous qu'on ne doit jamais le mettre en colère, jamais, surtout si on ne fait pas le nombre face à lui. Si on l'a baptisé l'Ours, ce n'est pas pour rien.

Je suis absolument d'accord avec vous. La loi est la loi, et doit s'appliquer à tous. Et il n'est pas normal qu'une petite fille de cet âge

vive ainsi, inconnue, déclarée nulle part. Et je comprends aussi qu'il faille mener une enquête pour savoir d'où elle sort. Je comprends. Mais ce qui me gêne, si je peux me permettre, c'est qu'il me semble que, parce que le cerveau de l'Ours ne fonctionne pas comme le nôtre, on ne s' imagine pas qu'il puisse être père. Pourquoi ne pas envisager l'idée qu'il ait connu une femme ? Pourquoi s'interdire d'imaginer que cette petite soit sa fille ? Avec la mère qu'il a eue, ça ne m'étonnerait pas qu'il soit devenu un père plus attentionné que n'importe lequel d'entre nous. Ça ne m'étonnerait pas.

Si je comprends bien, vous imaginez plutôt une histoire du genre : il séquestre une pauvre fille dans la grotte, il lui fait un gosse, il attend patiemment neuf mois et, après l'accouchement, il prend le bébé et tue la mère. Là, si vous voulez mon avis, vous partez de travers. Lui, monter un plan pareil, c'est impossible. Demandez à tous ceux qui l'ont un jour côtoyé. C'est impensable. Si vous envisagez un tel scénario, pardonnez-moi de vous le dire un peu brutalement, mais ça prouve que vous ne cernez pas encore le personnage. Je suis juste d'accord sur un point. Je mettrais ma main au feu que c'est sa fille. Si la

gosse a tenu pendant des années en vivant cette vie extrême, c'est parce qu'il prenait soin d'elle, parce qu'il lui donnait suffisamment d'amour. Cet amour lui aura permis de grandir et d'être heureuse, même dans des conditions qui nous paraissent effroyables. Si elle a tenu, c'est grâce à lui. Vous avez entendu ce que dit l'autre gars, celui qui court en montagne, Luc je crois qu'il s'appelle. Il raconte qu'il les croisait de temps en temps, qu'ils s'entendaient à merveille, la gamine et l'Ours. Moi, de l'Ours, plus rien ne m'étonne. Et qu'il ait réussi, malgré la lourdeur de son handicap, à se construire une famille, je trouve ça formidable.

*Nous
les fées
la voyons
la peur des géants.*

*Tellement peur
dans le monde d'en bas
les géants
peur partout en bas
peur en bas tout le temps
de tout.*

*Apeurés
terrifiés
par le monde d'en bas
les géants.*

3.

Mariette. Ma femme et moi nous l'appelons Mariette.

Oh, Mariette, elle s'est installée ici, ça doit faire trente ans ou à peu près. Oui, ça doit être à peu près ça, parce que notre dernier venait de naître. Son fils, à l'époque il était bébé, comme le nôtre, ou pas beaucoup de différence. Elle l'avait avec elle. On s'était même demandé où se trouvait le père. S'il y avait un père. On ne peut pas s'empêcher de se demander dans ces cas-là. Une jeune mère, un bébé, vous comprenez.

C'est moi qui lui ai vendu la grange. Ça ne valait pas grand-chose, ce n'était plus possible de travailler des terres si rudes. C'est sacrément pentu là-haut faut dire, et autour ça commençait de s'embroussailler, et moi j'avais autre chose à faire qu'entretenir ce coin perdu. C'était bien

tombé qu'elle cherche. Je ne sais même plus comment ça s'est fait, mais au final je lui ai vendu la grange et un peu de terre autour. Elle était contente et moi aussi. C'est ça qui compte.

Oh, ensuite on l'a revue comme tout le monde. Au village, quand elle accompagnait son garçon à l'école, surtout qu'on habite juste à côté. Et on continue de la voir sur le marché de Saint-Marcel aussi des fois. On se dit bonjour, comme on fait avec les gens. Rien de plus.

Non, je n'y étais plus remonté. On vit à Ourdouch, je vous l'ai dit, dans le village même. Là-haut, je ne savais pas comment c'était devenu. Je voyais ce qu'on voit d'en bas, de la route, ce que voit tout le monde. De la forêt partout. Mais là-haut, non, je n'y étais pas remonté. C'est chez eux, ce n'est plus chez moi, je ne vois pas pourquoi je serais allé les embêter.

Oh, c'était petit, une grange pour les brebis. Je ne sais pas, six mètres sur quatre peut-être. Avec tout le mur nord enfoncé dans la terre. Le toit, derrière, il arrivait au ras du sol tellement c'est raide tout autour. Il faut des bonnes jambes pour travailler dans ces pentes. Autrefois on

fauchait tout, c'était encore des prairies. Les granges servaient pour rentrer le foin, pour nourrir le troupeau à la mi-saison. On ne vivait pas là-haut, c'était pour les bêtes juste. Les gens, ils habitaient tous au village. C'est ceux qui sont arrivés après qui ont eu cette lubie, de vivre plus haut. Ils ont commencé à racheter des ruines par-ci par-là, dans toutes les vallées, à les retaper en maisons. Ça ne se faisait pas, ça, avant. Non, ça ne se faisait pas.

Oh, nous, ma femme et moi, ça ne nous gêne pas. Les gens, ils font comme ils veulent, du moment qu'ils ne dérangent personne. Nous ça nous arrangeait de la vendre, cette grange, elle ça l'arrangeait de l'acheter, alors tout allait bien. On n'allait pas se plaindre. Non, nous ça ne nous embête pas que des gens s'installent par en haut.

Oui, vos collègues m'ont fait monter avec eux dans l'hélicoptère. Parce que je connais bien le coin, je pense. Et aussi parce que la grange, comme je vous l'ai dit, c'est à moi qu'elle l'avait achetée. Je n'étais jamais monté en hélicoptère, je n'avais jamais vu le paysage comme ça, d'en dessus. Croyez-moi, ça a sacrément changé. Ça

s'est beaucoup refermé à certains endroits. Il n'y a presque que de la forêt là où j'avais connu des prairies. Je m'y attendais vous me direz, c'est partout pareil, ça ne m'a pas surpris. Par contre, autour de la grange, celle où ils vivent, c'est vraiment propre, bien tenu. La forêt n'est pas aussi épaisse qu'elle en a l'air depuis en bas, on voit que des bêtes y pâturent, elles ont ouvert des clairières, des passages. J'ai vu quelques prairies, bien jolies. Je ne me serais pas douté qu'ils avaient si bien entretenu. Près de chez eux j'ai aperçu des vaches, des jeunes il m'a semblé, des génisses. Et plus haut, un troupeau de chèvres. Au bruit du moteur, elles ont toutes détalé dans les rochers.

Oui, vos collègues savaient vers où il fallait chercher. Ils avaient noté l'endroit sur leurs cartes. On a tourné autour de ce point. C'est assez loin de la grange. Sous la falaise qui domine les Jousses, juste au pied.

Non, on ne cherchait pas la grotte. Ce qu'on voulait c'était repérer l'enfant. Et aussi le grand fils de Mariette, parce que les gendarmes se doutaient qu'il allait essayer de fuir en les voyant arriver.